

Les conférences d'AGORA

Mardi 24 octobre 2006

Rada IVEKOVIĆ :

«*Que veut dire « religion » ?*»

(D'après les notes prises par Huguette Déchamp et Serge Tziboulsky)

Introduction : Religion et partage de la raison

La question de la religion nous interpelle sur les plans politique et social. On l'a rencontrée, par exemple avec :

- la rencontre entre l'Islam et le Christianisme ;
- le problème de l'immigration ;
- la construction de l'Europe ;
- la mondialisation.

C'est une question qui nous revient régulièrement. Naguère certains chercheurs annonçaient la fin de la religion. Or aujourd'hui nous assistons, au contraire, à une recrudescence des religions, à une exaspération à propos de la religion et à une exaspération des religions elles-mêmes.

La religion apparaît là où se profile le **partage de la raison**. Dans le cheminement de la raison il y a un moment où *ma* raison s'oppose à la raison *de l'autre*. La raison dans ses différentes formes (dont la religion) se présente par des dichotomies, des oppositions binaires entre points de vue intransigeants qui deviennent rigides et ne permettent plus l'échange et le dialogue. Quelque chose de ce genre se passe aujourd'hui en Europe entre une certaine perception de l'islam et la manière dont on croit lui faire front. Cela relève aussi de la *fiction*, du construit (on se construit une idée de religion ; cf l'ouvrage du psychanalyste Fehti Benslama, *Une fiction troublante. De l'origine en partage* (éditions de l'Aube, 1994) : l'imagination peut être troublante ; ce trouble peut aller jusqu'à partager l'origine, aux deux sens opposés du verbe « *partager* » : *diviser-séparer* et *mettre en commun* – la langue française exprime bien l'ambiguïté philosophique du concept de partage, ambiguïté caractéristique de toutes les formes de partage de la raison. La religion y prend part ; également le partage Orient-Occident : l'« Orient » est une fiction qui nous construit ; il faut se positionner en Occident pour pouvoir se donner une image de l'Orient (cf Edward Saïd : *L'Orientalisme*) ; mais où commence l'Orient si la Terre est ronde?). Les fictions identitaires sont toujours provisoires. Et si on croit percevoir un choc des civilisations ou des religions, c'est un conflit portant sur des fictions à propos de l'identité des religions.

I. Un vocable polysémique

Le vocable « religion » ne renvoie pas à un concept précis ; c'est un terme instrumental (il se prête facilement à des instrumentalisations).

1- On associe en Occident les termes de *religion* et de *dieu* ; or il y a des religions sans dieu (cf le premier bouddhisme). Le concept occidental et chrétien de religion n'est donc pas universel.

:

2- On peut définir aussi la religion par

- les *pratiques sociales*,
- les *pratiques de la vie matérielle*,
- les *partis (politiques) qu'on prend*,
- la *croissance* et la *conscience individuelle* en quête de consolation. Parce que nous vivons en Occident dans un monde déjà sécularisé, dans lequel l'aspect croyance de la religion est censé faire partie de l'intime et n'appartient pas à la sphère publique, la croyance est pour nous autre chose que l'institutionnalisation (clergé, pouvoir) de la religion.

On ne prendra ici en compte que la vision de la religion comme *institution*, car la croyance relève de la liberté individuelle. D'avance et par principe les gens, quoi qu'ils croient, sont dans leur bon droit et sont, jusqu'à preuve du contraire, de bonne foi. Il ne faut donc pas accuser la croyance des maux publics et politiques que nous connaissons.

3- On peut aussi – et c'est peut-être pragmatiquement sage – *distinguer*, comme Fehti Benslama, *religion* et *culture*. La perte sémantique dont est victime le terme d'islam nous conduit à associer le terme d'islamisme à celui d'intégrisme, alors que le terme de christianisme ne renvoie pas à celui d'intégrisme – ce fait met bien en évidence l'asymétrie où nous vivons entre islam et Occident, islam et religion chrétienne :

cf Fehti Benslama : « *L'Occident n'est pas seulement un dehors pour les musulmans, mais le terme actuel d'un conflit interne. L'inverse est tout aussi vrai, mais selon un autre rapport, certainement plus ancien.* »

4- On pourrait *assimiler* la notion de *religion* à celle de *culture* en général, mais on ne peut plus aussi facilement le faire aujourd'hui dans les sciences sociales car le terme de culture est trop galvaudé, politisé, essentialisé, naturalisé (il désigne des « identités » exclusives : ma culture contre ta culture).

II. Une définition possible.

Les étymologies du terme de religion renvoient :

- à l'idée de **relier** les gens les uns aux autres, de faire du lien social ;
- à l'idée de **relire** (cf Agamben), de réinterpréter le passé et des textes.

Dans les deux cas en matière de religion tout est à construire, rien n'est donné. Si on considère la première définition (par le lien social) on constate que la religion fonctionne comme une communauté identitaire fermée, définie par une même appartenance à un même soi, ethnique, national ou linguistique. La communauté (à la différence de la société, qui se compose de nombreuses communautés et d'individus qui ne font pas partie de telle ou telle communauté ou qui les traversent) se construit comme la religion.

Comment la religion et la communauté relient-elles : par une *verticalité* qui traverse les membres de la communauté et qui projette hors de la communauté un projet commun, un idéal commun, une transcendance commune : la Nation, Dieu ou le programme politique d'un parti unique. C'est seulement parce que nous nous reconnaissons tous en cette instance suprême que nous formons une communauté. La religion, comme la Nation, requiert quelque chose comme une auto-promesse à accomplir. La chose à réaliser est inadéquate à elle-même, mais se tient en ce que tous y participent et lui font allégeance. Les individus n'ont pas entre eux de liens directs, mais seulement par la médiation de cette instance suprême dans laquelle ils se reconnaissent. Cela implique l'acceptation ou l'imposition d'une subordination inégalement partagée. La religion, et d'autres règles sociales aussi, s'occupe à définir cette hiérarchie complexe. Nous nous reconnaissons dans ce but, qui est à parfaire, dans cette dette éternelle que nous devons rembourser.

Ni la religion, ni la communauté ne nous font confiance totalement : nous avons toujours à faire la preuve de notre appartenance, surtout si nous sommes au bas de l'échelle : femmes, immigrés...). Cette hiérarchisation n'exclut pas, mais *inclut en subordonnant*, par plusieurs mécanismes, dont l'un des plus anciens est la religion, qui peut être en même temps une consolation de ces mêmes effets d'injustice ou d'autres maux de la vie. La religion trace les *limites*, les frontières entre le dehors et le dedans, avec ses exclusions et ses inclusions subordonnées. La religion a depuis la nuit des temps pratiqué la politique et a à voir avec le politique.

III. Religion et politique. Le problème de la laïcité.

Aujourd'hui en France et en Europe le malaise monte par rapport à une religion monothéiste particulière, l'Islam (et peut-être aussi par rapport au Judaïsme) comme si elle était d'un autre type ; d'où le mot d'ordre : « il faut dépolitiser l'Islam ». Il y a là un grand malentendu, une revendication absurde et philosophiquement imprécise, même avec une bonne intention laïque. C'est une méprise interne au système de laïcité car la religion, comme toute activité humaine, est traversée par le politique. « Dépolitiser » l'Islam, ce serait le réduire à l'intime de la croyance, au privé, pour éviter les conflits publics (réduction opérée avec le christianisme par la laïcité à la française). Il faudrait séparer la religion de la sphère publique et politique. Mais ce ne serait pas dépolitiser la religion comme telle, car aucune religion n'est ni n'a à être dépolitisée : le politique comme ambivalence et tension vient *avant* la religion, il est déjà là, il vient avec la vie elle-même. Vouloir dépolitiser la religion, c'est vouloir pratiquer sur lui une anesthésie locale, intention qui ôte aux individus ou aux groupes visés leur autonomie et leur subjectivation politique ; bref, ce serait les faire taire.

Cependant la laïcité est souhaitable ; elle implique une certaine dose d'auto-contrainte, pour ne pas partager avec l'autre une partie de ce qu'on fait, croit ou pense, afin d'éviter les conflits : dans ce cas la laïcité fait la même chose que la religion (qui demande de séparer ce qui ne va pas ensemble). La laïcité a une histoire ; la laïcité à la française n'est peut-être pas universalisable, elle est incapable de gérer sur le même plan le rapport à d'autres religions (ex : l'Islam) extérieures au champ de la laïcité déjà historiquement construite ; or ce champ évolue.

IV. Monothéisme et polythéisme.

- 1- Le monothéisme serait très différent du polythéisme. Ce n'est pas exact, car le monothéisme n'est jamais parfait : même s'il n'y a qu'un dieu, il y a toujours des saints à côté. Il y a dans le monothéisme des traces d'hétérogénéité intégrée, où se

dépose toute l'histoire de l'humanité. Entre le mono- et le poly- théisme la différence n'est pas de *nature*, mais de *degré* : dans le polythéisme on vénère, le plus souvent, un dieu à la fois, on s'adresse à tel dieu pour telle fonction ; dès lors le culte polythéiste ressemble beaucoup au culte monothéiste.

- 2- Toutefois il y a *une différence* entre les deux : c'est le *rapport au pouvoir* (NB : toute activité humaine se prête à une instrumentalisation par le pouvoir). Les trois monothéismes connus sont allés plus loin que le polythéisme dans la *théocratie* (association du pouvoir politique et du pouvoir religieux, de l'Etat-nation et de la religion) et dans la *clérocratie* (pouvoir des clercs associé à celui de l'Etat à des fins de contrôle). D'où la laïcité (cf supra III.)
- 3- Le monothéisme est une espèce d'*athéisme*, car il réduit tout à l'Un (à une instance suprême), vide les individus de leur statut d'agents et de sujets et construit les personnes humaines en épi-sujets délégués (alors que dans le polythéisme quelque chose se passe ailleurs, de l'ordre du nul et de l'invisible). Le dieu monothéiste n'est pas présent sur les lieux (au contraire du dieu polythéiste), ou alors il est présent dans la « Petite Eglise », dans les croyances matérialistes imbibées de polythéisme du petit peuple, pour qui la divinité est présente dans chaque objet (une pierre, par exemple, peut être un objet de culte).
- 4- Le dieu monothéiste se prête à l'*universalisme* (or celui-ci a partie liée avec le pouvoir et contribue avec lui à construire une hégémonie concrète) et à la *totalisation*. Il est donc directement *politique*. Le polythéisme (ex l'hindouisme) n'est pas meilleur que le monothéisme : comme lui il se prête à la totalisation et à l'universalisation.
- 5- Les *trois traits* du monothéisme méditerranéen :
 - la tendance de la religion institutionnalisée à *s'associer au pouvoir* par l'appropriation de la raison (la religion comme la nation ne peut que se donner raison) ; ce lien au pouvoir est partiellement adouci, dans la modernité, par la laïcité et la séparation des pouvoirs ;
 - les tendances *sacrificielles* (dans toutes les religions) et *auto-sacrificielles* (cf Jésus sur la Croix ; sa traduction aujourd'hui : les kamikazes au nom de la religion) ;
 - le principe *patriarcal vertical* : très fort dans les monothéismes (même s'il est présent aussi dans le polythéisme). D'où une préférence pour le groupe « nous » face au groupe « eux ».

Discussion

1- quelle différence entre religion et secte ?

Aucune. On appelle religion la religion déjà institutionnalisée et en place, et sectes les religions minoritaires

2- Historiquement on a vu des monothéismes supplanter des polythéismes et jamais l'inverse : peut-on imaginer un mouvement dans l'autre sens ?

Tout dépend de la définition de « monothéisme » et de « polythéisme » : par où passe la limite ? L'islam est un bien meilleur monothéisme que le christianisme ; il ne connaît pas tant d'intermédiaires (ex : les saints) entre l'homme et Dieu. Le monothéisme est un fait accompli : un monothéisme a abouti historiquement, il a accompagné l'installation des monarchies européennes et les conquêtes coloniales ; d'où le développement du capitalisme et du bien-être en Europe et son passage en Amérique du Nord. On ne voit donc pas comment revenir du monothéisme au polythéisme, sauf revendications minoritaires, car il y a toujours eu l'association religion-pouvoir.

3- Un courant minoritaire du christianisme, la Réforme, a développé une tendance à la démocratisation (ex : le synode de l'Eglise réformée), malgré le dictateur genevois Calvin.

Dans le monde le protestantisme n'est pas une petite minorité.

La Réforme a été une révolution très importante, qui a conduit à la mise en place du capitalisme (cf Max Weber). Mais le capitalisme s'est fait aussi à partir des villes italiennes de la Renaissance. Le protestantisme a avancé l'idée de libéraliser la religion et la vie publique, mais il se caractérise par un grand refoulement (cf l'intériorisation de Dieu, qui rend inutile le carcan clérical et social extérieur, car chacun fait la police en lui-même ; d'où, par exemple, le caractère peu extraverti des Scandinaves). Cette révolution a été en même temps expansionniste (cf la colonisation) : arrivés dans les Amériques, les catholiques, puis les protestants n'ont pas été très aimables avec les autochtones...

Aujourd'hui le phénomène se retourne : les religions évangélistes, depuis les USA, partent à la conquête du monde : cf la guerre en Irak et ailleurs ; les missionnaires dans les anciens pays de l'Est, en Afrique et en Amérique Latine prêchent une religion très rigide (contrairement à la théologie catholique de la libération, associée aux résistances et aux luttes locales de libération). Les minoritaires posent problèmes quand ils deviennent majoritaires !

4- Doit-on s'étonner, dans ces conditions, que les musulmans répondent si violemment de par le monde ?

Ils répondent à quelque chose, mais la violence est bien partagée. La pire violence ne vient pas de là.

5- L'athéisme, l'incroyance et la libre pensée sont-ils des religions ? La laïcité à la française a-t-elle encore un sens ? N'est-elle pas la seule façon de permettre aux gens de vivre ensemble ?

La laïcité a une histoire qui évolue. La laïcité est difficile à mettre en place. Son avantage et en même temps son désavantage est sa nécessaire association à l'Etat ; or c'est sa limite, qui est celle de l'Etat.

La laïcité n'est pas la seule façon de permettre aux gens de vivre ensemble. Rien ne nous met efficacement à l'abri de la guerre et des violences. La laïcité tient dans un cadre historique, qui est en train d'être entamé. Il faut donc se donner un autre imaginaire de la laïcité, l'adapter, la reconstruire (il y a aujourd'hui en France de la violence potentielle et effective ; or la laïcité ne nous a pas mis à l'abri de cela).

6- sur laïcité et démocratie :

La laïcité n'est pas démocratique, mais est utile en permettant d'éviter de plus grands conflits. Or la démocratie elle-même n'est pas démocratique, car il y a les *frontières* entre dedans et dehors et la laïcité est un instrument à cet effet. Il est difficile de penser l'exclusion constitutive et les inclusions subordonnées nécessaires à la construction d'un ensemble humain. Le politique est la seule chose qui nous permette d'avancer en corrigeant à chaque pas les formules mises en place.

7- la république romaine distinguait déjà sphère publique et sphère privée.

Dans la laïcité française il y a une séparation des deux sphères, importante historiquement. Le politique traverse le public et le privé (le politique commence dès soi-même et le premier rapport intime à une autre personne).

Toutefois si on sépare les deux sphères, selon la formule républicaine, *la citoyenneté* appartiendra à la sphère publique, mais *les migrants*, conséquence de la mondialisation et de l'histoire coloniale, *recherchent une citoyenneté au-delà de l'Etat* ; ils revendiquent les droits humains et civiques et une vie matérielle convenable ; or les migrants ne sont pas classables chez nous ; ce sont les citoyens européens manquants.

Il faut donc élargir le concept de citoyenneté à la sphère privée et prendre en compte dans le politique les éléments de la vie intime des gens. En Inde les sociologues ont du mal avec la distinction public-privé (concept européen-occidental) ; ils évitent ce clivage, qui, appliqué à d'autres pays, devient normatif

8- L'athéisme ne suffit pas à la critique de la religion. Comment la religion peut-elle être athée, ou inversement l'athéisme être une religion ? Cela revient-il à dire que tout est politique et que tout est religieux ? La distinction entre politique et religion n'est-elle pas intéressante pour maintenir un politique hors de la verticalité du pouvoir ?

Le politique hors de cette verticalité est ce qu'il y a de plus souhaitable ; c'est ce à quoi travaillent toutes les résistances. Chaque fois qu'un groupe manifeste qu'il n'accepte plus l'ordre établi, on voit à l'œuvre ce politique hors-verticalité, dans lequel il y aurait une autre transcendance : celle qui transcenderait l'ordre donné par la verticalité hiérarchique qui empêche la liberté du contact horizontal entre les gens.

Tout est politique, mais tout n'est pas religieux. Trop souvent on entend dépolitiser la religion ; or les revendications politiques passent aussi par d'autres voies que politiques, par exemple par l'art (ex : certaines vidéo-performances).

9- L'éthique ne serait-elle pas une verticalité sans pouvoir politique ? Peut-on vivre ensemble sans une référence, même minimale, à une verticalité ? Les martyrs chrétiens n'ont-ils pas été parmi les premiers représentants de la liberté de conscience, contre la volonté du pouvoir politique de se diviniser (cf le culte de l'empereur) ? Chez Kant l'existence de Dieu est un postulat : la place de Dieu est ainsi marquée pour qu'aucun homme ne la prenne. Enfin tout ce que nous connaissons aujourd'hui de la subjectivité est dû à quelqu'un comme Augustin ; la religion est ce qui a nourri et développé la subjectivité occidentale.

Oui il faut qu'il y ait une limite à nos actions, car il y a l'autre. Faut-il une verticalité pour cela ? Oui, *jusqu'à présent*. Or les verticalités passées ont toutes fini par être abattues Il y a hégémonie quand on arrive à un équilibre entre les forces disponibles ; dès lors un même ordre est accepté, même si c'est pour des raisons différentes ; d'où, à l'époque moderne, une relative démocratie, qui permet à des horizontalités de s'articuler les unes aux autres. Il y a eu des révolutions (il y en aura encore) qui ont cru pouvoir abolir ce type de fonctionnement vertical une fois pour toutes : ça n'a pas marché beaucoup mieux.

Le catholicisme n'est qu'une petite partie du monde.

L'éthique est philosophiquement insatisfaisante car *il y a le politique avant* (on peut moraliser un univers social, une communauté, mais après que le politique a manifesté les différents conflits ; l'éthique ne le fait pas mieux).

Certaines civilisations n'ont pas développé la subjectivité mais ont fait un autre choix. La subjectivité, c'est le pôle de *l'autonomie individuelle* ; l'autre pôle, au sommet, c'est *la souveraineté de l'Etat*. Ce dispositif est une construction occidentale, qui n'est pas meilleure parce qu'occidentale.
